

Saint Didier de Bizonnes, le 7 mai 2014<sup>1</sup>

Pierre,

C'est avec toi que j'ai fait mes premiers ateliers d'écriture. Ils ont marqué à jamais ma vie, m'ont poussé à poursuivre l'écriture, m'ont permis d'oser créer, avec les ami-e-s de Soleils & Cendre, une revue dans la filiation de ce « tous capables » dont tu fus l'un des plus ardents chevaliers. Une revue à laquelle tu es resté fidèle depuis le tout premier numéro paru en 1986. Et lorsque nous avons décidé de mettre en route la maison d'édition, « les solicendristes » en 1995, c'est ton livre « Monde aux yeux brefs, la loi du corps » qui ouvrit l'aventure.

Nous avons partagé tant de mots, tant de combats, tant d'aventures, depuis près de 35 ans. Je me souviens de notre voyage à Moscou ensemble en janvier 1992, nous écrivions nos poèmes au milieu de l'effondrement du rouble. Je me souviens des stages nationaux du secteur Poésie du GFEN et de magnifiques ateliers comme « Enigme », « le disque de Phaistos », « le radeau de la méduse » et tant d'autres...

Plusieurs fois, tu vins avec Maïté en Isère, chez nous, pour intervenir dans les classes de Bourgoin-Jallieu et des environs dans le cadre du projet « Correspondances Poétiques », animer pour les adultes, enseignants ou non, toujours avec cette même philosophie du « tous créateurs » mais également sans compromis, c'est-à-dire toujours avec une parole personnelle, authentique, chaleureuse mais sans concession. Je me souviens d'une conférence que tu fis sous une chaleur étouffante devant plus de 120 enseignants un mercredi après-midi de juin, conférence qui, à la fois permit à certains de pousser plus avant le pari de la création avec les enfants et à d'autres de commettre une lettre anonyme pour dénoncer la mainmise du GFEN sur la circonscription. J'en souris encore.

Et aussi tu accompagnas et encourageas « l'aventure littéraire » de mon jeune fils, Nathanaël, à peine âgé de 6 ans, lorsqu'il entreprit entre 2002 et 2007, de créer lui aussi sa revue « Rien qu'une bulle de soleil bleu sur la fenêtre ». Régulièrement, tu lui envoyas des textes « Moi et mon chat » en 2003, « Lieux d'hiver » (extrait) et surtout « Nous n'irons pas au paradis, une joie comblée n'est pas

---

<sup>1</sup> Ma dernière lettre à Pierre Colin – Yves Béal

une joie » en 2005. Texte qui répondait à l'enquête que Nathanaël avait lancé au numéro 14 en octobre 2004 : 1. La poésie, est-ce que ça change le monde ? 2. La poésie, est-ce que ça fait la paix dans le monde ? 3. Et dans votre vie, est-ce que la poésie vous sert à quelque chose ? Ta réponse parue dans le numéro 16 de mars 2005 valut un échange magnifique entre Nathanaël et toi à propos d'un erratum que tu tenais absolument à insérer et qu'il te contestait au titre que les mots appartiennent à tout le monde. Cela dura tout un mois d'échanges de courriels et de coups de téléphone. Nathanaël, alors âgé de 8 ans, ne voulait pas mettre d'erratum et l'assumait en tant que rédacteur en chef de la revue. En fait, je crois qu'il avait surtout envie de se faire convaincre et il était fier d'une discussion « pour de bon » avec un poète. L'erratum a bien été inséré dans le numéro d'avril. Tu disais que le titre était « presque une citation de Jean Malrieu ». Lors d'un échange téléphonique avec Nathanaël, courant mars, il se trouve que Josette Marty était présente chez nous. Nathanaël, juste après avoir raccroché, nous dit : « Pierre veut absolument qu'on dise que son titre est de Jean Malrieu, il exagère, les mots appartiennent à tout le monde ». Josette demande à voir le vers incriminé et dit à Nathanaël qu'elle pense avoir le recueil de J. Malrieu chez elle. De retour à Paris, elle lui envoie le recueil. Nathanaël trouve le poème et décide de mettre l'erratum, non sans te dédier un poème écrit en utilisant tous les mots d'un autre poème de Jean Malrieu... pour continuer la conversation. Le voici :

Le jour pioche le buisson noir  
L'océan y tangué  
Le gentil bélier apporte la vie.  
Je tressaille.

La montagne achève les morts  
Parfois, sur certains sentiers, on croise un peuple de fourmis  
Nous sommes toujours en tristesse.  
Je tressaille.

Il me faudrait la mer entière pour me combler  
Je n'ai pas dans mon navire le bras qui déplace les terres  
Nous savons saluer malgré les fournils.  
Je tressaille.

Mais il est peu de jours de pluie pour bien des mondes légers  
Bien des jours sans rivière pour faire tout un arbre  
Une ombre beauté tiède réveille ma fougère.  
Je tressaille.

Ce n'est pas assez d'un désespoir pour que le fardeau règne  
Dans le cœur du déluge  
Cœur battant malgré la nuit.

Nathanaël Béal

Je me souviens des jours passés ici, à St Didier de Bizones, plusieurs années de suite, toujours au printemps, nos discussions dans le jardin, toujours dans la passion d'une poésie à faire découvrir, lire, écrire à tous. Je me souviens de votre invitation pour un café littéraire à Tarbes, j'en ai été profondément touché. Je me souviens de ma dernière soirée chez vous et de ton signe de la main au matin. C'était le 28 août 2011.

### **Attends-moi camarade**

Au milieu de la nuit, mille oiseaux d'impatience  
Traversent l'accordéon chargé de mes désirs nomades  
J'habite un pays étourdi, un pays de pâle soleil  
Un pays sans fenêtre, sans mur, où il ne manque que toi

Dehors déroule à l'infini son cortège de soucis  
Je dors inhabité dans un décor d'ennui

Je sais qu'il faut partir, affronter le silence  
Vaincre la peur du jour, te chercher camarade  
Au détour d'un désert, vautours, corbeaux, corneilles,  
Vous m'appelez de vos cris, de vos comment, de vos pourquoi

Le coeur écartelé, sur la langue un poème  
Un pavé en cordé, je vis de ce que tu sèmes

Attends-moi camarade, ensemble l'innocence  
Nous donnera le monde, nous fera escalade  
On écrira nos rêves en dehors du sommeil  
On aura toute la nuit pour vivre, ensemble fiers et droits